



HAL
open science

**Dominique Guillo, Les fondements oubliés de la culture.
Une approche écologique**

Raphaël Morera

► **To cite this version:**

Raphaël Morera. Dominique Guillo, Les fondements oubliés de la culture. Une approche écologique. Études rurales, 2021, 208, pp.154-156. 10.4000/etudesrurales.27829 . hal-03507256

HAL Id: hal-03507256

<https://hal.science/hal-03507256>

Submitted on 4 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dominique Guillo, *Les fondements oubliés de la culture. Une approche écologique*, Paris, Le Seuil (« La couleur des idées »), 2019, 360 p.

La culture est une vieille dame. Il convient de l'aborder avec tous les égards, et les pincettes, qui s'imposent. De ce point de vue, le récent ouvrage de Dominique Guillo saisit son lecteur. Son ambition consiste à révéler les fondements interactionnistes de la culture. Dit autrement, la culture se fonde dans les relations complémentaires, et les échanges de bons procédés, que les vivants, humains ou non, nouent les uns avec les autres. L'originalité du travail du sociologue tient à la mobilisation des acquis de l'éthologie et à la volonté de s'arrimer à la question de façon très empirique, de manière, non pas à proposer une nouvelle théorie de la culture, mais à initier un programme de recherche ambitieux et pluridisciplinaire ayant pour but de consolider la communauté de destin du vivant terrestre. Par ce biais, Guillo entend questionner, et critiquer, le naturalisme en tant qu'ontologie telle que définie par Philippe Descola. En effet, la richesse des interactions homme/animal montre que, au sein du monde occidental, le grand partage séparant nature et culture n'a rien d'une évidence.

Guillo fonde en premier lieu son projet sur la lecture fine et attentive des derniers acquis de l'éthologie animale. Ils convergent vers deux éléments centraux étayant la thèse d'un *continuum* entre les univers animaux et humains. Le néo-darwinisme a tout d'abord mis en exergue la place de l'altruisme dans l'évolution naturelle : se donner au groupe est aussi une bonne stratégie de survie. Des macaques à la mésange charbonnière, il est désormais manifeste que les animaux, découvrent, apprennent, transmettent et imitent. Deux brèches béantes sont désormais ouvertes à travers le mur séparant l'animalité de l'humanité. Or, souligne Guillo, ce n'est pas par ce biais que les sciences sociales ont récemment œuvré à réduire la fracture du « grand partage », supposément ouverte au XVII^e siècle. Descola et Latour ont davantage projeté les catégories des sciences sociales sur le vivant non humain qu'ils ne s'en sont inspirés pour questionner les sociétés humaines. C'est qu'en définitive, selon Guillo, la théorie du grand partage ne vaut que pour les sciences et les techniques.

L'auteur s'attaque en second lieu à l'impensé des sciences sociales et pointe ce qu'il nomme un « biais identitaire » (p. 264) sous-jacent. Selon lui, à travers la diversité des courants et des disciplines, les sciences sociales « ont accordé une place centrale à l'identité partagée [...] au détriment des possibilités ouvertes par le jeu interactionnel des différences », comme si, les différentes formes de solidarité ne pouvaient s'expliquer que par des éléments partagés, ou communs. Or, en analysant différents types d'interactions entre hommes et animaux, Guillo met en exergue la richesse de la communication entre animaux et humains, d'une part, et l'apparition de processus de socialisation inter-espèces, d'autre part. Dans ce cadre, il insiste

particulièrement, et parfois lourdement, sur l'ajustement des différences entre les espèces. Il apparaît ainsi que le lien social, et donc la culture, procède des services que des individus issus d'une même espèce ou d'espèces différentes se rendent réciproquement en vertu même de leurs différences. Mettant à distance les sciences sociales qui « ont unanimement accordé depuis leur origine une place fondamentale à l'identité partagée » et regardé *le « ciment identitaire »* comme « une réponse à la fois nécessaire et suffisante aux questions qu'elles se posent » (p. 270), Guillo peut argumenter que la culture et la socialisation ont pour origine, non pas le commun, mais l'ajustement des différences entre espèces comme à l'intérieur d'une même espèce (humaine ou non). Fort de ces observations, Guillot applique son modèle interactionniste radical aux groupes humains pour montrer à quel point les sociétés n'existent que par ce que les individus se font faire les uns aux autres en vertu de leurs différences, innées ou acquises par le biais des formes de socialisation. Guillo estime ainsi que « la socialisation, la reproduction des conduites genrées effectives, les aspects intériorisés par les individus ou encore les discours qu'ils produisent sont *aussi*, les effets de ce que se font faire les individus en exécutant conjointement leurs rôles, lesquels sont [...] différents et amenés à s'ajuster, de gré, et parfois de force au cours des interactions » (p. 294).

Mettant au centre de ses analyses les rapports hommes/animaux, la thèse du livre apparaît parfaitement stimulante, notamment par sa radicalité. La clarté du propos et la pédagogie de l'auteur permettent, en outre, de prendre la mesure d'une production scientifique trop peu mise en lumière. Mais, dans bien des cas, l'ambition affichée de refonder les sciences sociales au prisme d'une approche écologique paraît démesurée. L'interactionnisme réductionniste de l'auteur séduira certes le lecteur cédant aux sirènes de la quête des origines. Il peinera très certainement à convaincre celui pour qui l'étude de la culture est indissociable de celle du langage, de la parenté ou de la religion, par exemple. En effet, par sa critique à large spectre, ne s'embarrassant pas toujours des précautions d'usage, Guillo réduit le champ des sciences sociales à peau de chagrin, à l'opposé d'une approche écologique, faisant de la diversité une richesse, pourtant revendiquée. D'autant que la critique sonne parfois faux. L'ajustement des différences, définies au sens large, et sous l'angle du conflit il est vrai, est au cœur de la démarche historique, dont les acquis sont injustement ignorés. De même, parmi les cibles favorites de Guillo, dont Descola et Latour, certains ont d'ores et déjà accordé une large place à une approche écologique, au plus près des interactions homme-animal. Et finalement, la tentation de retourner la question émerge : la recherche continue des points communs n'a-t-elle pas été un moyen redoutablement efficace d'ajuster les différences ?

Raphaël Morera, historien, chargé de recherche, CNRS, Centre de recherches historiques (UMR 8558), Paris